

De l'akkadien *manzaltu*, « station », à l'arabe *manzil*, « station lunaire »

Michel NICOLAS

Cette étude a fait l'objet d'une communication lors de la séance de la SELEFA du 15 mars 2018. Elle entre dans le cadre du travail sur les termes mésopotamiens dans les langues européennes qui se poursuit. L'akkadien *manzaltu* a donné l'arabe *manzil*, pl. *manāzil*, que les clercs latins ont traduit par *mansiones*, qui a donné le français *mansions*, laissant supposer, à la suite des étymologistes arabes que le terme arabe est le même que « station, relais sur la route », dérivé de la racine de √NZL, laquelle exprime l'idée de « descendre », commune avec l'araméen et le sudarabique. Cette interprétation erronée a déjà été relevée dans les travaux de la Selefa¹. Il était urgent que affirmation fût étayée par une étude circonstanciée.

Certains dictionnaires, notamment classiques, estiment que le terme se rattache à la racine sémitique √NZL, «°descendre°», ce qui en a fait, comme *manzil* en arabe, un terme au sens de « lieu où l'on débarque », où l'on « descend ». De là le nom « mansion » pour la « station lunaire », passé dans d'autres langues dont le français. C'est dans ce même courant, que le syriaque accorde au terme *bayta* « maison », le sens de « phase lunaire ». Le rédacteur du *Livre de Job* semble avoir voulu utiliser (IX, 9) un « synonyme » de l'hébreu *mazzalōt*, terme que l'on trouve ailleurs dans la *Bible* (voir *infra*) et pris au sens de « maisons ». Pour mentionner « les constellations du sud », il a utilisé l'hébreu *hadrey*² (à l'état construit), « chambres du *tēman* [sud]³.

D'autres dictionnaires et travaux ont rejeté la première hypothèse et rattaché le terme à la racine √NZL qui, en arabe et en éthiopien a le sens de « disparition, misère », puis « éternité », et en cananéen-hébreu et en araméen « départ ». À signaler que √'ZL, comme √ZWL, se rattache en arabe au bilitère sémitique commun √ZL, « chuter ».

Le parallèle suggéré entre *manzaltu* et le grec *πλανήτης planêtēs*, dérivé de *πλανά(έ)ω planā(ê)w*, « errer », qui a donné en français « planète » via le latin « planeta », relève du rapprochement de *manzaltu* « station » soit de la racine √NZL estimant que « descendre » ou « chuter » aboutit à se placer, se fixer quelque part, soit de la racine √'ZL, de sémantique proche

¹ Elle s'est notamment exprimée dans la communication de LAFFITTE, Roland, « Aux origines du zodiaque babylonien : une nomenclature », au GLECS (Groupe Linguistique d'Études Chamito-Sémitiques), Paris, 26 avril 2006, puis dans *Matériaux pour une étude sur les noms astraux dans les textes sacrés (Enūma eliš, Bible, Qur'an)*, étude non publiée, le 20/08/09, et dans *Le ciel des Arabes – Apport de l'uranographie arabe*, Paris : Geuthner, 2012, 128, n. 78, et 268.

² Le singulier est *hēder*.

³ Le ciel du côté austral de la Mésopotamie et au-dessus du Golfe persique revêtait un sens astronomique et spirituel capital, pour les Sumériens. L'influence mésopotamienne sur le texte de Job comme sur toute la Bible, est concluante. Voir MICHANOVSKY, George, *Le retour de l'étoile de Sumer*, ouvrage, en majeure partie consacré à l'importance du ciel du côté austral mésopotamien, version française, Paris : Albain Michel, 1980, notamment, 76. (1^{ère} éd. en anglais USA, en 1977) ; la version française est faite sur une édition en anglais de 1979.

du grec *planâw*, alors que *manzaltu* n'est pas synonyme du planétés grec et ne veut pas dire planète errante, mais station. Ceux qui rattachent le terme akkadien à la racine √'ZL, « départ » penseraient que le départ vise un lieu qui devient la destination donc la station. Examinons tout d'abord ces deux racines :

La racine √NZL est sémitique commune et se compose de deux bilitères le premier √NZ est au sens de « suinter (eau), s'échapper ». En arabe, *nazz* et *nizz* est l'eau qui sort à la surface en petite quantité, *nizz* aussi : terre où l'eau sort à la surface. Le verbe *nazza* : « suinter, dégouliner ». Mais un sens plus ancien est « s'échapper tout court (pas nécessairement eau) ». Nous avons en arabe, *nazza*, « se mettre à courir (gazelle) », en hébreu, *nazāh*, « jaillir, éclabousser », en araméen *nzā*, « sauter » ; en arabe *nazā*, « sauter, échapper à, avoir penchant pour ». Le sens le plus ancien est conservé en arabe : *nazza* : « crier », mais il est plus évident en akkadien *nazāzu*, « bruissement de l'eau, bruire, bruit des feuilles de l'arbre au vent, cri du porc, sifflement du serpent, renifler, grogner, râler, faire taire ou apaiser un enfant : (sss) ».

Le second bilitère ZL (variante DL) : arabe *zalla*, « chuter, glisser » d'où le quadrilitère *zalzala*, « s'ébranler » et le trilitère *zāla*, « disparaître », la variante *dalla*, « être abaissé, vil » ; araméen *zal*, « être léger, chuter, être méprisé ou méprisable, diminuer », *dal*, « être pauvre, maigre, vil », *zala*, « corruption, parole sans valeur, plateau de la balance léger qui monte, roseau ou bambou fragile, fin, crayon de roseau », *zalīla* et *zalōla* : « immoral », le trilitère *ʔēzal* : « partir », *ʔēzal šmēh* (expression), « est devenu célèbre » (litt. : « son nom est parti ») ; hébreu *zolūt*, « honte, bassesse », *zilzūt* « mépris », *zalzal*, « faire excès, être gourmand », *dal*, « être pauvre, maigre, vil », le trilitère *ʔazāl*, « partir », *ʔēzel*, « départ ».

√NZL, « surgir », puis « se fixer »

Arabe : *nazala* : « descendre, se fixer », *manzil* : « maison », au départ lieu où l'on « descend » d'une monture pour se loger (cf. le français : *descendre à l'hôtel*) après ou au cours d'un déplacement ou d'un voyage. En arabe, sous le thème verbal *fa^cala*, *nazala* n'a pas le sens spécifiquement de l'eau qui descend comme dans *nazza* bilitère à l'origine, mais de descendre en général, alors que le sens de l'eau qui suinte est à la base de celui de descendre tout court, et figure dans toutes les langues sémitiques dont l'éthiopien et le sud-arabique. L'idée de l'eau qui descend n'apparaît en arabe que de loin : sous le thème verbal *faⁱla* : *nazila*, « s'enrhumer », substantif *nazāla(t)*, *nazla(t)* et *nizl*, « rhume, catarrhe, influenza », *nazāla(t)*, « écoulement prompt de l'eau sur un sol dur » (ce dernier sens n'est pas attesté dans tous les dictionnaires). Éthiopien : *nazala* : « suinter, couler (eau), être humide, descendre ». Akkadien : *nazālu*, « couler, jaillir, drainer (eau) », *mazzālu*, « cruche » (pour : *manzalu*), *mazzaltu*, « nettoyage » (pour : *manzaltu*)⁴, *nizlu*, « terrain drainé ». Hébreu : *nazāl* : « se plonger, se noyer, distiller, couler ». Araméen *nzāl*, mêmes sens, et tardivement « descendre, être lourd, plateau de balance qui descend »⁵. En syriaque, apparaît le sens figuré de « s'adonner à un travail, se pencher sur une question ».

⁴ Dans ces deux termes, l'assimilation du /n/ a mené au redoublement du /z/.

⁵ À remarquer ici dans <z/ qui a donné plus haut le sens de plateau léger qui monte, de la balance, un sens opposé à celui-ci où <z/ est juxtaposé à <nz>.

La racine $\sqrt{z\bar{a}zu}$ en akkadien

La racine $\sqrt{z\bar{a}zu}$, à 2^e radical voyelle zwz , est aux sens de « diviser, séparer, partager, répartir, distribuer ». Substantif féminin $z\bar{i}ztu$ et de celui-ci $z\bar{i}ttu$, le redoublement du /t/, provoqué par l'assimilation du /z/ à /t/, ayant ensuite supprimé la voyelle longue /ī/ pour donner $zittu$. La forme $z\bar{i}ztu$ sans assimilation est attestée, et le pluriel des deux est $z\bar{i}z\bar{a}tu$. Le sens est « part en héritage, héritage ». La voyelle longue est maintenue dans le pluriel car elle n'est pas suivie de redoublement. Sous la forme dérivée réfléchi-passive en /n/ en akkadien, le /n/ s'assimile au premier radical qui devient redoublé en conséquence. L'assimilation du /n/ se produit dans le nord-sémitique et pas dans le sud. Elle a lieu quand le /n/, que ce soit dans la forme dérivée ou qu'il fasse partie de la racine (1^{er} radical, voir plus loin) et quand ce /n/ est précédé d'un préfixe. La forme akkadienne de ce réfléchi-passif est appelée par Wolfram von Soden la forme en « N » et, dans le dictionnaire CAD, la forme IV, 1. Elle existe en arabe : c'est la forme VII $\textit{infa}^c\textit{ala}$ employée beaucoup plus en parler qu'en classique, car elle remplace en parler le passif qui n'y est pas employé. Elle existe aussi en hébreu-cananéen, nommée par les grammairiens le « nifal » : $\textit{neq\bar{t}al}$ « est tué », à l'inaccompli $\textit{yeq\bar{q}at\bar{e}l}$ avec l'assimilation du /n/ (pour $\textit{*yinqat\bar{e}l}$) et redouble la lettre qui suit. Cette forme en /n/ est absente en araméen et dans les autres langues sémitiques. Le /n/ s'assimile même s'il fait partie de la racine : hébreu $\textit{naz\bar{a}h}$, « jaillir, éclabousser » à l'inaccompli, \textit{yizzeh} (pour $\textit{*yinzeh}$) et en araméen $\textit{nf(p)aq}$: « sortir » à l'inaccompli 1^{ère} personne $\textit{\textcircled{a}ppeq}$, « je sors » ; à la forme dérivée factitive en araméen $\textit{\textcircled{a}ppeq}$: « faire sortir ». Le pronom $\textit{\textcircled{a}nta}$: « toi » arabe, sud-arabique et éthiopien, est en akkadien et hébreu $\textit{\textcircled{a}tta}$, féminin $\textit{\textcircled{a}tt\bar{i}}$ (le /n/ s'assimile dans le /t/, en araméen $\textit{\textcircled{a}t}$ (le /n/ s'assimile dans le /ā/), au féminin $\textit{\textcircled{a}tt\bar{i}}$ aussi (le /n/ s'assimile dans le /t/). Cette assimilation se produit quand le /n/ n'est pas au début mais précédée d'une lettre tel que le préfixe de l'inaccompli, en hébreu et araméen.

Si en hébreu et en araméen, l'assimilation du /n/ se produit dans l'inaccompli, en akkadien elle a lieu aussi bien dans l'accompli que dans l'inaccompli car dans les deux, que le /n/ soit de la racine ou celle de la forme en /n/ la forme dérivée, elle est précédée d'une lettre préfixe et n'est pas au début. C'est la seule langue sémitique où l'accompli est préfixé et ne peut pas être pris comme l'infinitif ou comme la racine, contrairement aux autres langues sémitiques. Par exemple, en arabe $\textit{\textcircled{a}h\bar{a}da}$ est à la fois racine, infinitif et verbe à la 3^e personne du masculin singulier. En akkadien, l'infinitif est un nom, mais nom d'action, ou un « nom verbal ». Le nom d'action existe dans les autres langues sémitiques : en arabe $\textit{\textcircled{a}h\bar{d}}$, mais dans le sémitique en dehors de l'akkadien, le verbe accompli à la 3^e pers. du masc. sing. est assimilé à la racine, à l'infinitif et considéré comme tel. Il est, certes, à l'origine seulement infinitif et non verbe acc. à la 3^e pers. du masc. sing. car il correspond de forme à l'infinitif akkadien qui n'est pas un verbe. Il est devenu dans les autres langues sémitiques verbe acc. à la 3^e pers. du masc. sing. : hébreu $\textit{laq\bar{a}h}$, araméen \textit{nsab} , éthiopien $\textit{nas\bar{a}} \textit{ሰላ}$. L'infinitif-nom d'action de « prendre » en akkadien est $\textit{kaš\bar{a}du}$ et le verbe accompli à la 3^e pers. du masc. sing. est $\textit{ikšud}$, « il a pris » (l'inacc. est $\textit{ikaššad}$). Non seulement le verbe acc. est préfixé, mais il connaît des modifications de forme par rapport à la racine-infinitif $\textit{kaš\bar{a}du}$. Cet infinitif correspond au $\textit{fa}^c\textit{ala}$ sud-sémitique, au $\textit{fa}^c\textit{\bar{a}l}$ cananéen-hébreu et au $\textit{f}^c\textit{\bar{a}l}$ araméen. Mais à la différence de ceux-ci, il n'est pas devenu le verbe accompli à la 3^e pers. du masc. sing. Ce fait laisse croire que cette forme dans les autres langues sémitiques était seulement l'infinitif avant de renvoyer aussi à l'accompli à la 3^e pers. du masc. sing.

L'infinifitif-substantif de la forme en N (ou IV, 1) de la racine $\sqrt{zāzu}$ akkadienne, à 2^e radical faible ou radical-voyelle, n'est pas attesté⁶ mais devait être, s'il a existé – ce qui n'est pas sûr – *nazāzu* ou *nazūzu* (comme *nakšudu*) d'après le verbe qui est attesté à l'accompli : *izziz* (de **inzīz*) et l'inaccompli *izzaz* (de **inzāz*). L'assimilation du /n/ dans la /z/ a créé, comme toujours, le redoublement du /z/, et ce redoublement a rendu courte la voyelle longue qui suit : *inzīz* devient *izziz* et *inzāz* donne *izzaz*. La voyelle longue devient parfois brève sous l'effet du caractère énergique du ton de l'impératif direct ou indirect (jussif) entraîné par le redoublement comme ici. Phonétiquement, le redoublement comporte deux sons dont le premier n'est pas accentué : c'est le *sukūn*, en arabe, sur le premier son de la lettre redoublée qui rend peu aisée mais pas impossible la prononciation longue de la voyelle qui suit ou qui précède immédiatement le *sukūn*. Nous avons mentionné le terme akkadien *zīttu* (de : *zīztu*), qui devient *zittu* ; le jussif en hébreu : *yaqom*, « qu'il se lève » pour *yaqūm* : « il se lève », arabe également : *(fa-)li-yaqum* pour *yaqūm* et l'impératif : *qum*, alors qu'à l'impératif fém. sing. la voyelle reste longue car il n'y a pas de *sukūn* : *qūmī* et au plur. masc. *qūmū* alors qu'au fém. plur. elle devient courte en raison du *sukūn* : *qumna* de même qu'à l'inaccompli : *yaqumna*. Autre exemple en arabe : *sir*, « marche », *(fa-)li-yasir* : « qu'il marche » pour : *sīr* et *(fa-)li-yasīr*. Parfois, la voyelle reste longue : *ḥārr* « chaud » en dépit du *sukūn* qui suit immédiatement la voyelle longue ici /ā/ : *ḥār+r*. De l'accompli akkadien de la forme en N (IV,1) : *izziz*, « il a divisé », un nouvel infinitif est créé : **izzizu* qui n'est plus concerné par la forme en N (IV,1) et qui a connu le déplacement du redoublement du premier au second /z/ : *izizzu*. Cette forme avec /i/ et non /u/ est attestée dans l'ancien assyrien, sachant que l'akkadien assyrien garde plus que l'akkadien babylonien les formes anciennes. Deux variantes en apparaissent : *izuzzu* avec /u/ à la place du second /i/ et ultérieurement une autre variante avec /u/ qui remplace aussi le premier /i/ : *uzuzzu*⁷. La transformation de la voyelle courte /i/ en la voyelle, courte aussi, /u/ serait due à l'influence de la terminaison /u/ marquant l'infinitif qui est nom en akkadien, terminaison de nom ajoutée pour consacrer ce nouveau nom créé. Il est évident que cet infinitif dérive d'un verbe à l'accompli 3^e pers. du masc. sing. Car il porte le préfixe et la morphologie de celui-ci. À aucune forme, l'infinitif akkadien n'a cette morphologie ; la 1^{ère} forme est de type *fa^cālu*. Il a reçu la terminaison /u/ de l'infinitif, voire du nom, sans laquelle il redevient verbe à la 3^e pers. de l'accompli. Si la terminaison du nom est enlevée, cet infinitif devient verbe à la 3^e pers. du masc. sing. de l'accompli.

Le redoublement du /z/ n'est pas simplement transféré du premier au second /z/, mais remplacerait le /ā/ long qui est l'accent du radical médian, le 2^e, de l'infinitif⁸ akkadien comme *kašādu*, cet accent étant toujours long même s'il n'est pas un radical lui-même. Le transfert du redoublement du /z/ marquerait la distinction ou la dissociation de ce nouvel infinitif d'avec la forme du verbe à

⁶ Il se confondrait, s'il a existé ou s'il a été employé, avec le verbe *nazāzu* de la racine \sqrt{NZZ} , « siffler... », qui est à la 1^{ère} forme. Cette confusion figure, à titre d'exemple, dans HAELEWYCK, Jean-Claude, *Grammaire comparée des langues sémitiques*, Bruxelles : Éditions Safran, 2006, 76, n° 262. Tous les verbes à 1^{ère} ou à 2^e voyelle, leur infinitif-substantif à la forme N (IV, 1) n'est pas attesté, alors qu'ils sont conjugués au présent et au prétérit à cette même forme.

⁷ **izzizu* > 1. *izizzu*, 2. *izuzzu* et 3. *uzuzzu*. Les trois sont attestés comme infinitifs de la 1^{ère} forme.

⁸ Cet accent médian du trilitère à l'infinitif est prononcé long aussi en hébreu et en araméen, quelle qu'en soient l'écriture et la vocalisation.

l'accompli dont il dérive. Si *i(u)zuzzu* est lié à une racine $\sqrt{\text{NZL}}$ ou $\sqrt{\text{ZL}}$, pourquoi a-t-il cette forme bizarre qui est celle d'un verbe à la 3^e pers. de l'accompli substantivé ? S'il était lié à l'une ou l'autre de ces deux racines, il serait *nazālu* ou *azālu*. C'est donc un infinitif anormal et forgé. Ce nouvel infinitif porte les sens de : se lever, être debout devant le dieu ou le roi, prêt au service. Si le redoublement du /z/ passe dans cet infinitif du premier au second /z/, dans le verbe à l'accompli et à l'inaccompli il ne se déplace pas : l'accompli est *izziz*, à l'inaccompli *izzaz* et dans le participe *muzzizu* et *muzzazu* qui a le sens d'assistant, auxiliaire, voir *muzzaz bābi*, « collecteur de taxes » (expression). Dans l'accompli 3^e personne du pluriel, le redoublement figure dans les deux /z/ : *izzizzū* ou, dans le premier seul, *izzizū*. Dans l'impératif pluriel, il se déplace : *izzizā* et dans l'impératif masculin singulier, pas de redoublement : *izziz*⁹. Cette déformation de l'infinitif par le déplacement du redoublement du premier /z/ montre ou suppose qu'il s'est formé postérieurement au verbe accompli et inaccompli dans lesquels le redoublement reste au premier /z/.

manzaltu

De ce nouvel infinitif apparaît le nom pour désigner le lieu où l'on se tient debout devant le dieu ou le roi, prêt au service. C'est le préfixe /ma-/ sémitique commun qui le caractérise : au masculin *mazzāzu* et au féminin *mazzaztu*. Ils désignent le « lieu où l'on se tient debout », la « station », bref la « position de l'astre », ainsi que l'une des « phases de la lune ».

Le dissimilant /n/ s'introduit entre la labiale /m/ du préfixe et la sifflante /z/, supprimant le redoublement de celle-ci, en moyen et néo-babyloniens : *manzāzu* (masculin) et *manzaztu* (féminin). L'introduction d'un dissimilant élimine un redoublement. Et c'est celui-ci qui provoque son apparition. Cf. l'hébreu *hermeš*, « faucille », de la racine $\sqrt{\text{HMS}}$, « arme, force armée », à la II^e forme : *hammaš* ; *šarbīt*, « sceptre » à côté de *šēbeṭ* du même sens, du verbe *šabāt*, « frapper », à la II^e forme, *šabbat*. L'arabe *ħarmaša*, « égratigner », de *ħammaša*, et *šarbaka*, « entremêler », de *šabbaka*, « insérer » ; et, dans la V^e forme qui porte aussi un redoublement, *tašarbaka*, de *tašabbaka*, « s'entremêler, s'emmêler ».

Le dissimilant /n/ s'introduit aussi entre labiale /m/ et dentale /d/ comme nous le trouvons dans des dérivés de la racine $\sqrt{\text{YD}^c}$, « savoir, connaître ». En araméen *mayd^ca*, « connaissance », devient *mand^ca*, voir Dan. II, 21 et V, 12 (dans ce dernier : *mand^ce*) : le /y/ devient la nasale /n/ ou, étant faible, disparaît, cédant la place à un /n/ entre /m/ et /d/. Et entre /m/ et /d/, nous avons aussi l'exemple du syriaque tardif où *mêdêm*, « chose », devient *mindî*.

L'araméen *mand^ca* devient *mandā* dans le sud-mésopotamien, d'où le nom de la confession des mandéens : *mandāya* (en parler : *mandyāna*), pluriel : *mandayya*. Ils appellent eux-mêmes leur

⁹ Nous pourrions reconstituer l'impératif féminin singulier à la lumière de l'impératif pluriel qui est commun, en suivant la phonétique de celui-ci, et ce du fait de la terminaison dans les deux cas par une voyelle longue (/ā/ dans l'impératif pluriel, et /ī/ dans l'impératif féminin singulier), terminaison qui favorise le redoublement du /z/ qui la précède immédiatement. L'impératif féminin singulier serait donc *izzizī* qui donnerait *izzī* en forme tardive.

mouvement : *manda d-hiyya*¹⁰, où le /h/ devient /h/, la préposition /d-/ s'introduisant dans l'état construit, comme *de* en français et *of* en anglais.

En akkadien, la transformation d'une sifflante (ici /z/ en liquide // devant une dentale, ici /d/, est fréquente : *manzaztu* devient *manzaltu*. Autres exemples : *kuštaru*, « tente » (sifflante /š/ et dentale /t/) devient *kultaru* ; *kuštu* qui renvoie à une sorte d'herbe devient *kultu* ; *kišdu*, « acquisition » (sifflante /š/ et dentale /d/) devient *kildu*¹¹, cf. <*kšd*>, Gen. XXII, 22, Dan. II, 2, 4, Éz. XXIII, 14, avec *sīn* que nous transcrivons par /š/ et non avec *same*]. Parfois, à la rencontre de deux sifflantes, un // s'introduit et remplace la première. Ainsi *šasû* (en vieil akkadien : *šasā'u(m)*, « crier ») donne à l'accompli *išši* puis *issi* et *ilsi* ; *aštakan*, « j'ai placé » (forme verbale dérivée (en /ta/) de *šakānu*) devient *assakan* et *altakan*.

L'apparition de la forme tardive *manzaltu* en akkadien et son passage en araméen *manzalta* et en arabe à partir de l'araméen : *manzila(t)* - ce dernier a pris aussi, en arabe, le sens de « statut social » (en hébreu *mazzāl* (voir *infra*) prend le sens de « chance destin »), a créé la confusion faisant du terme une dérivation de l'une des racines sémitiques communes √NZL, « descendre », ou √ZL, « partir, s'effacer ».

Persistence de la forme sans le dissimulant /n/

On trouve en médio-assyrien *mazzaltu* sans le /n/ dissimulant. La forme hébraïque *mazzalōt*¹² (pluriel féminin) figurant dans dans 2 Rois, XXIII, 5, est traduite, dans certaines versions, par « constellations » au pluriel, d'où un singulier fut dérivé sous forme de *mazzāl* dans le judéo-palestinien (le singulier ne porte pas la marque du féminin comme *lašonōt* « langues » son singulier est *lašōn* sans marque du féminin). Mais nous trouvons dans l'hébreu tardif une forme portant la marque du féminin *mazzêlêl*, « constellation ». La forme hébraïque qui est sans le dissimulant /n/ aurait perdu celui-ci en l'assimilant à la /z/ et la rendant de nouveau redoublée, ou serait entrée à partir d'une forme où le dissimulant /n/ n'a pas eu lieu comme le médio-assyrien susmentionné *mazzaltu*. Et, nous trouvons d'autres formes sans le dissimulant /n/ : dans l'araméen juif de Babylonie *mazzāla*, et en syriaque *mawzalta* désignant « un secteur de la voûte céleste », puis « la sphère », en syriaque. En syriaque, figure *mazla* aux sens de « constellation (et par extension : étoile) », « phase de la lune », « destin », « stade, degré », « fonction ». Le non redoublement du /z/ soutient l'absence préalable du dissimulant /n/.

Quoiqu'il y ait le // des formes tardives, il n'est pas sûr qu'il y ait eu le dissimulant /n/ dans ces formes avant de disparaître assimilé dans le /z/ redoublant de nouveau celui-ci. Ces formes dépourvues du dissimulant laisseraient penser à la persistance à une époque relativement tardive, du terme sans le dissimulant /n/, ou que celui-ci, dans l'akkadien lui-même, n'a pas touché toutes les formes.

¹⁰ Pour plus de détails, voir mon ouvrage *Les sources du muwaššah andalou & traité sur le zağal : du chant mésopotamien antique au chant « arabo-andalou »*, Paris : Publibook, 2010, 92.

¹¹ *kaldu* est de *kašdu* (adjectif akkadien) : « accompli, réussi, réalisé ». Nom d'une dynastie néo-babylonienne.

¹² Dans Job, XXXVIII, 32 : *mazzarōt*.

Pour déceler l'étymologie de *manzaltu*, le recours à l'akkadien seul est suffisant. Le recours aux autres langues sémitiques n'éclaire pas mais induit en erreur car il renvoie automatiquement soit à la racine \sqrt{NZL} ou à celle de \sqrt{ZL} qui n'en sont pas à la source. Le terme *manzaltu* ayant été formé dans la langue akkadienne, c'est dans celle-ci qu'il faut en trouver l'étymologie.

***zāzu* entre sens akkadien de « diviser » et sens araméen et hébreu de « mouvoir »**

La racine $\sqrt{ZW(Y)Z}$ figure en araméen et en hébreu avec des sens autres que ceux de *zāzu* akkadiens, soit « diviser, partager, répartir, distribuer... », en hébreu, les verbes *zūz* et *zīz* (ce dernier non usité), « se mouvoir, s'agiter ». Mais les substantifs *zīz* masculin et *zīzāh* féminin veulent dire « richesse, abondance ». Et ce dernier sert de nom propre : 1Chr. IV, 37 (*Zīzā*) ; 1 Chr. XXIII, 11 (*Zīzāh*) ; 2 Chr. XI, 29 (*Zīza*). En araméen *zūz* signifie « se mouvoir, s'agiter », en syriaque *zwāz*, « être enflé, gonflé » et, au sens figuré, « être hautain, orgueilleux ». Il est improbable que le sens de « se mouvoir, s'agiter » (hébreu et araméen), soit à la base ou plus ancien que celui de « diviser, partager » (akkadien). Car les sens de « richesse, abondance » en hébreu ne seraient que dérivés de celui de « part, héritage » akkadien, sens qui vient de celui de « diviser, partager » akkadien aussi. De plus, le sens de « se mouvoir, s'agiter » pour *zāzu* est absent en akkadien¹³. Autre preuve, la racine *zāzu* en akkadien traduit 𒄿.𒀭.𒀭.𒀭 sumérien qui signifie « diviser, partager », et non « se mouvoir, s'agiter ». On peut donc affirmer que le sens de « diviser, partager » est plus ancien que celui de « se mouvoir, s'agiter », et qu'il peut y aboutir. « Diviser-partager » > « octroyer, donner, enrichir » > « s'octroyer, recevoir, s'enrichir, être enflé, gonflé » > « se mouvoir, s'agiter ».

Le sens de « diviser, partager » a connu en akkadien une évolution donnant le nom d'un poids d'un peu plus de quatre grammes (précisément 4, 208)¹⁴ servant à peser l'or. C'est le terme *zūzu*. Ce terme avec ce sens, est devenu synonyme d'or ; il a pris le sens d'or et d'une pièce d'or. Il passe en araméen *zūza* au sens de monnaie puis d'argent, employé en syriaque classique et parlé (pluriel : *zūzê*).

L'akkadien *manzazu* = *manzaltu* se retrouve, par le biais de l'araméen *mazzalā*, dans l'hébreu *mazzāl*, pl. *mazzālōt*, qui s'applique aux signes zodiacaux ; dans le syriaque *mazzalā*, utilisé pour « étoile », et pour « station lunaire ». Les philologues arabes font dériver *manzil*, pl. *manāzil*, utilisé pour « station », tant « station lunaire » que « station, relais sur la route » de

¹³ Quoiqu'on y trouve le trilitère *ezēzu* au sens de « être en colère, furieux » lequel, s'il est lié au trilitère *zāzu*, on penserait que ce dernier a connu le sens de « se mouvoir, s'agiter » avant d'en disparaître. Mais un lien entre *zāzu* et *ezēzu* est douteux, voire exclu. Ce dernier est à rattacher au sémitique \sqrt{HZZ} (bilitère 𒄿.𒀭). Wolfram von Soden le rattache à \sqrt{ZZ} , v. *Akkadisches Handwörterbuch*, t. I, Wiesbaden, 1965, p. 269.

¹⁴ Équivalent d'un demi *šiqu*, soit 8,416 grammes.

NZL, qui exprime l'idée de « descendre », commune avec l'araméen et le sudarabique. De leur côté, les philologues syriaques utilisent le terme *mawzaltā*, qui présente une gamme d'acceptions partant de « secteur de la voûte céleste » qui révèle l'attraction morphologique de *mazzalā* par la racine AZL, laquelle contient l'idée de « s'en aller ». Autant dire la difficulté que l'on éprouve, dans ces langues, à expliquer des termes en fait dérivés de l'akkadien *manzazu* = *manzaltu* où il est formé sur verbe *uzuzzu*, « se tenir debout », puis « s'arrêter ». Le terme de « station » traduit donc parfaitement cette idée.